

Ses agissements, coupables. Son cynisme, indéfendable. Le même personnage, décidément bien sot, fat et dédaigneux, avait raillé à plusieurs reprises la milice bourgeoise de la ville. De quoi se faire nombre d'ennemis dans toutes les classes sociales, hormis la sienne. Dans son régiment même, Belzunce avait promis à quelques-uns de ses soldats de leur offrir des culottes taillées dans la peau de femmes de Caen. Ce personnage détestable conduit donc le convoi de blé escorté de quantités de militaires dans les rues de la ville en direction de la forteresse.

En mai 1789, les Caennais, pas dupes, ne croient pas à la version de la municipalité : la conjuration de la disette ou l'évitement de la famine ne sont pas les véritables raisons de ces mouvements de troupe et de la constitution de ces stocks. Le bon sens populaire a compris que, selon les bonnes habitudes des gens de pouvoir que n'étrangle jamais le souci du bien public ou de l'intérêt général, les édiles procèdent au détournement des denrées à leurs fins personnelles.

Mouvements de foule dans la ville. Le peuple manifeste son mécontentement. Les autorités consentent à l'apaisement et proposent la suspension de Belzunce – autrement dit : une

affectation dans une autre région où il aurait pu perpétrer ses forfaits... Le jour convenu pour cette suspension se trouve être celui qu'ont choisi les Caennais pour assaillir le château. Inconscient, sûr de lui, arrogant, cynique, prétentieux, suffisant, le vicomte sort du château.

Justice populaire, justice expéditive. Un garde national lui tire une balle dans la tête. La foule se trouve place Saint-Sauveur – elle se nommera bientôt place du Pilon... Commence alors une cérémonie païenne, ancestrale, préhistorique, une fête pleine de ces rites racontés par Freud dans *Totem et Tabou* et qui constituent les fondations de communautés dionysiaques abreuvées de sang. Halali du peuple, chasse à courre des gueux, traque des gens sans terre...

Le corps se trouve dépecé en un rien de temps; la tête résiste, mais elle finit par être coupée; les jambes sont séparées du tronc; la poitrine ouverte; les côtes défoncées; le sang coule et inonde la rue; le cœur arraché, sorti de la cage thoracique, passe de main en main. Un jeune plâtrier de dix-neuf ans s'avise de le jeter en l'air, de le rattraper, de l'envoyer à un complice : le peuple joue à la balle avec le viscère sanguinolent du vicomte de Belzunce...

De plus acharnés poursuivent la besogne

déclenchent pas à la lecture du *Contrat social* de Rousseau, *De l'esprit des lois* de Montesquieu, encore moins de l'*Éthocratie* du baron d'Holbach... Elles montent des rumeurs anonymes de la rue quand les miséreux, contraints par leur état, ne peuvent plus autre chose que demander la fin de leur malheur, quel qu'en soit le prix, par n'importe quel moyen. Le peuple ne veut ni la Liberté ni la République, il souhaite manger à sa faim, sans plus.

Pendant que le peuple crève devant sa huche vide, les spéculateurs s'en donnent à cœur joie. Ce fut la loi du capital avant-hier et hier ; c'est sa loi aujourd'hui ; ce sera sa loi demain : à défaut de rendre impossibles ces parasites, leurs logiques resteront les mêmes, leurs forfaits, identiques. Achats, reventes et bénéfices considérables. Pendant que s'accroissent la misère des pauvres et le nombre des miséreux, la fortune des riches augmente et la quantité de privilégiés se restreint. Les socialistes français du XIX^e siècle ont tragiquement mais sûrement montré les mécanismes de la paupérisation.

Dans la ville de Caen, la municipalité prend les devants et organise la collecte des grains dans la perspective, le jour venu, d'une

redistribution équitable. Le château de Guillaume le Conquérant devait servir d'entrepôt. Le transport des grains se fit avec un luxe de démonstration de force. Sécurité, police, armée, cavaliers, contraintes, menaces, le convoi circulait avec la troupe armée jusqu'aux dents. À la tête du détachement se trouvait un prétentieux vicomte.

Le vicomte Henri de Belzunce portait beau ses vingt-quatre ans. Il ajoutait à la prestance de son costume de militaire une arrogance dont il ne se départissait jamais. La population caennaise connaissait son impétuosité, sa fougue et sa morgue. Elle gardait le souvenir qu'il avait jadis violemment réprimé une fête au cours de laquelle quelques pétards innocents avaient été tirés. Belzunce usurpait le commandement d'un lieutenant-colonel dépassé par les événements et tellement couard qu'il avait préféré laisser le jeune assumer la tâche. Le vicomte se trouvait être le neveu de l'ancienne abbesse de l'Abbaye-aux-Dames. Vieilles noces de l'aristocratie et du clergé catholique...

Dumouriez avait réprimandé le vicomte de Belzunce, coupable un jour d'avoir fait irruption, armé, dans une réunion publique. La réputation du personnage était mauvaise.

et achèvent le travail de boucherie. La carcasse à particule devient viande à barbecue. Morceaux à rôtir. Viande en long, parties molles, côtes premières... L'un des acolytes découpe une oreille, avise qu'elle ne présente guère d'intérêt gastronomique et se rend chez l'apothicaire pour obtenir un bocal d'alcool dans lequel il plonge l'auguste pavillon du vicomte...

Un certain Hébert, homonyme du Cordelier, auteur du *Père Duchêne* et originaire d'Alençon, tranche les parties charnues du vicomte et les met sur le grill. Une femme, dite La Sosson, rejoint le cuisinier improvisé. Elle a récupéré le cœur de l'homme sans cœur. Elle propose que l'abat au sang bleu rejoigne la viande qui grille et parfume la rue alentour. Le fils de cette femme laissera plus tard son nom dans la liste... des maires de Caen. Un repas cannibale s'improvise autour du feu. La Révolution française dispose de son banquet totémique.

Un commensal s'avise que le vicomte de Belzunce est apparenté à l'ancienne abbesse. On retourne vers la carcasse de laquelle on extrait les viscères fumants et puants; on tâche de se saisir comme on peut des intestins qui grouillent; on pique les boyaux sur

une fourche; on s'y prend à plusieurs reprises; on les perce en les vidant; la matière fécale tombe, se répand, empuantit partout; on parvient à embrocher l'ensemble. La tête est enfilée sur une pique.

Le sang dégouline sur les mains des bouchers qui traversent les rues de Caen et se dirigent vers l'abbaye. Le tout dans une atmosphère de fête. La foule braille, chante, crie, vocifère, bat le tambour. Elle pousse à bout de bras la fourche aux intestins et la pique avec la tête du jeune homme afin que la mère abbesse assiste à ce spectacle politique... Sous les fenêtres, la meute couverte du sang d'un homme hurle à la mort. Charlotte Corday a vingt ans, elle se trouve ce soir-là dans l'Abbaye-aux-Dames...